

La Chronique du temps qui passe...

Pour cette édition 2020 du P'tit Sercussois, **Bernard Deram** vous raconte les vacances dans nos campagnes.

LES VACANCES A LA CAMPAGNE APRES LA GUERRE

Au risque de vous surprendre, je vais tenter de décrire comment se déroulaient les vacances des enfants de nos villages, celles qu'ont connues les plus anciens d'entre nous.

Mon propos a pour objectif d'expliquer une situation vécue il n'y a pas si longtemps pour comprendre d'où nous venons et mesurer le changement qui a marqué cette période. Une situation que par routine et habitude, nous considérons comme normale et que nous n'apprécions peut-être pas à sa juste valeur. Le confort de vie dont nous bénéficions ne doit pas nous empêcher d'avoir l'ambition de toujours essayer de faire mieux pour progresser.

De nos jours, nous sommes tous d'accord pour dire que les vacances sont un moment privilégié, pour se reposer, se distraire, communiquer avec les copains et copines, se balader en ville, fréquenter la piscine ou pratiquer différents sports, chercher le dépaysement à travers les voyages et avoir une meilleure connaissance d'autres régions ou pays. Autant de moyens pour qu'après une pause, on puisse aborder la rentrée scolaire dans de bonnes conditions.

Autrefois, le téléphone était inexistant, les moyens de se déplacer très limités après la



guerre, qui avait duré 5 ans et où il y avait d'autres priorités. Nos anciens prétendaient obtenir les mêmes résultats par le travail qu'ils considéraient comme un dérivatif. Il est vrai qu'à cette époque beaucoup de petits travaux manuels étaient à la portée des enfants. De nos jours, la plupart d'entre eux ont disparu, la mécanisation est passée par là. Cependant ils avaient le mérite de faire prendre conscience progressivement avec le monde du travail auquel ils

allaient être rapidement confrontés. En effet la scolarité était obligatoire jusqu'à l'âge de 14 ans. Il était fréquent que dès leur anniversaire des enfants quittaient l'école pour entrer en apprentissage afin de contribuer même modestement à assurer un revenu à leur famille. Parfois, ils accompagnaient tout simplement leur père sans se poser de question sur le travail qu'ils seraient amenés à faire à l'avenir et cela à une époque où il n'y avait pas de chômage et où il était courant d'entendre « qu'il suffisait d'être habile et courageux pour être assuré d'avoir un travail », et cela parfois contre l'avis de l'instituteur qui avait décelé chez des enfants des aptitudes exceptionnelles à poursuivre des études qui leur auraient permis d'envisager des alternatives. Car il faut préciser qu'à la campagne tout gravitait autour de l'agriculture.

Je vais maintenant raconter comment se passaient les vacances à la ferme familiale. Leur temps était toujours partagé avec une priorité pour la partie studieuse avec les devoirs, une autre réservée à la famille à laquelle mon père était très attaché car elle lui avait manqué étant devenu orphelin jeune. Nous passions aussi de petits séjours chez des cousins de notre

La Chronique du temps qui passe...

âge mais surtout chez nos grands- parents retirés à la ville où nous avons l'occasion de participer à des activités diverses comme « le patronage », une sorte de centre aéré pour adolescents, qui nous donnait l'occasion de côtoyer un milieu différent de celui que nous connaissions à la campagne. Mais le travail faisait toujours partie du programme. Je vais vous décrire quelques exemples.

A chaque vacances correspondait une période de travaux et nous étions sollicités pour y participer dans la mesure où ils étaient à notre portée. Ainsi aux vacances de la mi-carême, correspondait la plantation des pommes de terre. J'entends encore mon père dire que remplacer un adulte sur la planteuse par un enfant plus léger évitait au cheval des efforts de traction inutiles. Cette explication était sans doute orientée pour nous convaincre d'adhérer à ce travail qui correspondait au souhait de notre père qui était un amateur passionné de chevaux. » Déjà il se souciait du bien-être animal ».

A une autre période, c'était le moment des binages. Tout se faisait à la main comme dans les jardins maintenant. Si dans l'interligne les mauvaises herbes étaient détruites par la bineuse, dans la ligne à proximité des plantes seule une intervention manuelle permettait d'avoir une culture propre. Si le temps était favorable on maîtrisait la situation, dans le cas contraire il fallait recommencer le travail, ce qui faisait dire aux employés que « les mauvaises herbes assuraient le pain de l'ouvrier » De nos jours encore des responsables politiques prétendent que l'agriculture est un vivier d'emplois. Mais qui accepterait ce retour en arrière pour ce genre de travail et sa manière de le réaliser tel que le démontre l'exemple suivant ?



Pour profiter des beaux jours et rendre le travail plus rapide, nous y participions quand nous étions en vacances. Les adultes coupaient les mauvaises herbes accessibles à la houe(binette) tandis que celles qui nécessitaient une intervention manuelle étaient réalisées par des enfants qui les suivaient. Ce petit travail avait pour conséquence de provoquer un mal de dos par le fait qu'il fallait toujours se baisser, ce qui nous faisait dire au bout d'un certain temps que nous avions mal aux reins. Ce à quoi notre père répondait :« ce n'est pas possible parce qu'à votre âge vous n'avez pas encore de reins »

Les garçons dont les parents n'étaient pas agriculteurs n'échappaient pas à la règle et se retrouvaient souvent dans les fermes voisines. Parfois ils rejoignaient avec des parents « la bande » à laquelle faisaient appel les agriculteurs dépourvus de main d'œuvre pour réaliser les travaux d'entretien ou de récolte des cultures. Des travailleurs saisonniers indépendants en étaient les responsables. En cas de besoin ils recrutaient femmes et enfants tous satisfaits de gagner un salaire.

Un des exemples qui illustre mieux ces faits c'est la cueillette des haricots verts, elle se faisait à la main. Le responsable était chargé de recruter du monde (plusieurs dizaines de personnes), un autocar les amenait à pied d'œuvre. A chaque intervenant on distribuait un récipient qu'il fallait remplir en évitant de cueillir les gousses trop petites qui feraient l'objet d'un passage ultérieur. Le récipient rempli était remis au responsable du chantier contre de la monnaie et l'opération était reconduite. Pour éviter d'avoir à manipuler de l'argent ce dernier a été remplacé par un ticket échangé chaque semaine contre un salaire. Il est facile d'imaginer

La Chronique du temps qui passe...

que ce travail était très coûteux, la cueillette représentait plus de valeur que la récolte. Mais ces méthodes de travail avaient le mérite de procurer un complément de revenu aux habitants de nos campagnes et leur permettaient de travailler à leur rythme.

A une époque où rien ne devait se perdre et où une population était disponible, les villageois glanaient dans les champs de céréales les épis qui avaient échappé au ramassage de la récolte. Ces réserves étaient stockées pour la nourriture des volailles qu'ils détenaient afin d'améliorer l'ordinaire.



De la même façon au mois de septembre, ils glanaient des pommes de terre. Ils étaient prévoyants, la proximité et le souvenir de la guerre étaient encore présents à leur mémoire.

Autre temps fort des grandes vacances début septembre « alors que la rentrée était fixée au 1^{er} octobre » c'était la récolte des pommes de terre, elle mobilisait toute la main d'œuvre disponible. Les enfants accompagnaient leurs parents, le plus souvent leur

mère. Le travail consistait à ramasser les pommes de terre à la main et à les mettre en sacs de 50 kg. Les employés permanents de la ferme se chargeaient de l'arrachage et du chargement des sacs et de la mise en place du stockage presque toujours à l'extérieur dans des silos recouverts de paille. Ils utilisaient de la paille en bottes pour favoriser l'écoulement de l'eau et préserver l'intérieur du silo comme sur les toitures en chaume. Le plus souvent le ramassage était rémunéré à la tâche » au sac comme il était courant de le dire ». Ce prix était convenu à l'avance.

Je pourrai multiplier les exemples, ceux que je viens de citer sont suffisamment parlants pour se limiter à ces derniers.

A travers ce récit, j'ai évoqué des souvenirs, c'est tout simplement pour que l'on prenne conscience du changement des conditions de vie qui ont marqué cette période, tout comme celles qui ont provoqué la modernisation de l'agriculture dont ont été témoins les gens de notre génération et leur capacité à s'adapter en permanence au monde en pleine mutation.



Bernard Deram